

FRANCIS FAGGIANELLI



**PAX
HUMANITAS**
ou
L'éternelle utopie



ROMAN



1

Combien de temps me faudra-t-il encore pour effacer de ma mémoire certains des événements qui se sont déroulés il y a maintenant une dizaine d'années. Je n'aurais jamais raconté cette histoire à quiconque si ça n'avait pas été la justice qui m'y avait obligé. Un matin, un gendarme était venu me dénicher au fin fond de ma campagne pour me remettre en mains propres une convocation du tribunal de Paris pour le 15 mars 1964, afin de comparaître comme témoin dans le procès d'un accusé dont le nom ne m'avait pas été divulgué pour une raison qui allait m'être signifié le jour de l'audience.



Le matin de ce jour de mars 1964, le Président de la cour d'assises de Paris, Grégoire De La Matinière, ne remarque plus les dorures de son bureau empire, ni les boiseries de séquoia qui supportent l'historique de la totalité des ouvrages de droit, non seulement ceux qui garantissent les droits du peuple français, mais aussi ceux des pays ayant eu accès à la démocratie.

Il enfile sa robe sans oublier de passer lentement le plat de sa main sur son hermine... Caresse de tendresse... Le blanc immaculé de la fourrure lui rappelant qu'au-delà de la rigueur, pilier indéfectible de la justice, la clémence doit rester en filigrane de tout acte, si odieux soit-il.

À six mois de la retraite, De La Matinière, héritier d'une noblesse échappée in extremis au couperet de la Révolution française, a sans relâche, été un magistrat exemplaire. Aujourd'hui, il lui arrive ce que tout magistrat redoute : l'affaire non seulement hors norme sur le plan humain, mais aussi celle pour laquelle le droit n'a pas prévu grand-chose.

Pensant tout d'abord qu'il se serait bien passé de cette épreuve qui lui tombe sur les épaules en fin de carrière, il était revenu bien plus tard sur ce jugement en découvrant avec justesse, que c'était là l'occasion pour son inconscient de se décharger des lourdeurs imposées au fil des décennies par une technocratie sémantique avoisinant la logorrhée qui, jour après jour, avait insidieusement infiltré sa profession. Son intuition lui soufflait dans le creux de l'oreille, non sans quelques sueurs froides, que ce procès n'en serait pas un, et pourtant un homme allait bientôt occuper le box réservé aux accusés, devant deux gendarmes n'attendant que son ordre pour lui passer les menottes.

Qui était cet homme ? Jusqu'à ce jour, personne n'avait réussi à le savoir. Il y a, comme cela, au cours des siècles, des êtres intemporels dont on ne sait rien et pourtant, qui laissent leurs traces, aussi bien dans l'histoire de leur pays, que dans celle de notre planète... Ces êtres, qui souvent donnent un énorme coup de pied au cœur de notre fourmilière dans le but de chambouler le ronron de l'humanité, geste au résultat aléatoire dont certains, plus optimistes que d'autres, apparentent à celui d'évolution dont l'aspect positif reste parfois à prouver.

Cet homme qui sera dans le box fait-il partie de ces êtres-là ? Une seule personne dans la salle pourra peut-être, sous réserve, lever une partie du voile, bien qu'interrogé longuement, les autorités compétentes n'ont jamais réussi à corroborer les

événements rapportés par ce témoin sur sa relation avec l'homme censé être jugé.

La salle d'audience était comble. La foule s'était levée lorsque le Président du tribunal accompagné de ses assesseurs, s'installa dans le fauteuil de cuir à haut dossier... Signe ostensible d'aisance renforçant l'idée que, tant qu'à avoir une magistrature assise, autant qu'elle le soit le plus confortablement possible.

Ce qui étonna en premier lieu les observateurs fut l'absence de dossiers qui d'habitude encombraient les bras des assesseurs... En cet instant, seul le Président avait été porteur d'une sorte de classeur duquel il n'avait sorti qu'une unique feuille qu'il avait étalé ostensiblement devant lui.

Dans un silence de mort, à la surprise de l'assemblée, le Président avait entamé un discours peu commun au cours d'une audience de cour d'assises :

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi de commencer cette audience particulière par cette phrase de Reine Malouin, écrivaine québécoise : *« La justice, elle n'existe pas. Il y a rêve de justice dans l'esprit de certains hommes, c'est tout »*, et je pourrais continuer par cette citation de Pierre Josset : *« Si la justice existe, son lieu de prédilection n'est pas sur terre. »*

Il y aura toujours une part de vérité dans les nombreuses citations sur la justice, élaborées par le cerveau humain et c'est bien pour cela que le doute qui ne doit jamais quitter notre esprit, est le meilleur vecteur de l'équité.

Je sais que ces propos venant d'un Président de tribunal risquent de vous surprendre, mais il faut savoir que dans la carrière d'un magistrat, survient toujours le moment où les

principes nettement établis parviennent à éclater devant une situation hors du commun dans laquelle la logique s'effiloche, où la raison vacille et où pourtant, la justice doit être rendue, même lorsque le prévenu semblant venir d'une autre planète, la réclame à cor et à cri.

Aujourd'hui, ce moment est arrivé, pour moi, pour mes assesseurs, pour l'avocat général et pour vous aussi, Mesdames et Messieurs les jurés qui devez appréhender cette audience comme un événement surprenant de votre vie.

L'administration judiciaire n'est pas dupe, elle sait bien que c'est un rêve de vouloir faire s'emboîter, tels deux pièces de puzzle, la rigueur d'un jugement avec les aléas de l'âme humaine. La balance, censée marquer l'équilibre qui demeure le symbole de cette institution, dont l'image incrustée dans le granit des portiques de nos tribunaux, aurait dû être éradiquée, tant elle projette sur notre peuple un reflet tant soit peu altéré de cette institution... Une balance dont le fléau figé dans l'immobilité, dans l'impossibilité de s'incliner ni sur sa droite, ni sur sa gauche, ne peut pas représenter le symbole d'une institution régissant l'équité d'une société.

Aujourd'hui, nous allons nous trouver devant une affaire qu'aucun tribunal au monde n'a rencontré... Une affaire qui n'en est pas une, et pourtant qui en est une, devant un accusé qui en est un, et pourtant qui n'en est pas un. Pour preuve la feuille quasi-immaculée que j'ai devant moi, qui pourrait être un acte d'accusation et pourtant qui n'en est pas un.

Alors, me direz-vous, *pourquoi cet homme, devant tant d'incertitudes aussi bien judiciaires que policières, se trouve aujourd'hui dans le box des accusés ?*

Parce que cet homme, au faite de la pratique du droit en vigueur dans notre pays, a eu recours à une jurisprudence contre laquelle, par soucis d'équité, je me suis défendu de m'opposer.

En effet, le 13 avril 1920, la cours d'assises de Lyon a auditionné Monsieur François Durieux à sa propre demande, s'accusant de la mort de son père, celui-ci étant dans des souffrances atroces de fin de vie. Comme Monsieur Mallock, Monsieur Durieux en tant qu'honnête homme, ne pouvait pas concevoir de continuer sa vie sans passer devant la justice des hommes.

Bien entendu, comprenez que le respect de la jurisprudence apporté par la cour, n'est pas une obligation dans le droit français et, en ce qui nous concerne aujourd'hui, elle n'intervient que dans le droit de Monsieur Mallock de se présenter devant nous et non pas dans le verdict que vous, les jurés, vous prononcerez chacun en votre âme et conscience.

Le Président avait pris le temps de balayer la salle d'un insistant regard... Désirant s'assurer ainsi que l'assemblée avait bien assimilé l'importance de ses paroles. Il avait repris :

— Donc, l'homme qui va pénétrer dans le box n'est pas un accusé, et pourtant... À la fin de son histoire, serez-vous capables de le ranger dans la case des innocents ou dans celle des coupables ?

Le Président s'était tourné vers l'avocat général, lui demandant s'il désirait intervenir :

— Pas à ce stade de l'audience, mais croyez bien, Monsieur le Président, que je ne me priverai pas de le faire aux moments opportuns.

Le Président fit alors un geste vers l'huissier et en s'abstenant de dire *l'accusé*, lança :

— Faites entrer ce Monsieur !

Un homme de taille moyenne, d'allure moyenne, vêtu d'un costume sombre trois pièces, pénétra dans le box. Son visage n'exprimant ni joie ni peine, véhiculait une sorte d'intemporalité

stupéfiante, qui projetait vers chacune des personnes de l'assemblée, cette impression, qu'en plus de cette sensation de forte présence, renforçait cette certitude qu'il n'était pas des nôtres.

La voix du Président s'éleva soudain au-dessus de l'épais silence :

— Qui êtes-vous Monsieur ?

— Vous n'avez que l'embarras du choix, Monsieur le Président, répondit l'homme avec une telle simplicité dans le ton que personne ne fut choqué.

Le juge avait regardé sa feuille et avait répondu :

— En effet, j'ai là devant moi une liste de noms allant du patronyme bien de chez nous, si je puis dire, aux patronymes d'origine moyen-orientale. Comme ce n'est pas à moi de choisir parmi tous ces noms, serait-ce trop vous demander pour la facilité du dialogue, quel est celui par lequel je puis vous nommer ?

— Appelez-moi Mallock !

À la suite d'un long murmure montant de la salle, le Président, tant soit peu dépité, avait dit :

— Bien, Monsieur Mallock ! Nous vous appellerons ainsi.

Puis le Président avait porté son attention sur moi qui, assis au premier rang, attendait en tant que témoin nommé par la cour, cet instant avec une certaine inquiétude :

— Monsieur Dartois, vous êtes le seul dans cette salle à avoir connu Monsieur Mallock et...

J'avais coupé d'emblée le Président :

— Je tiens à préciser que j'ai connu plusieurs Mallock et je suis désolé, mais je n'ai pas connu celui qui est dans le box aujourd'hui.

Un long murmure monta de l'assemblée. Le Président, encore une fois dépité, avait repris :

— Je ne comprends plus, Monsieur Dartois... Veuillez-vous expliquer !

— J'insiste, Monsieur le Président... Je ne connais pas ce monsieur.

L'homme dans le box tourna alors la tête vers moi et se penchant légèrement, dit clairement :

— Alors Jean, on ne connaît plus son vieil ami ?

Un frisson collectif avait parcouru l'assemblée, les regards d'incompréhension allaient de l'un à l'autre pour croiser celui du Président qui d'un ton irrité, lança :

— Messieurs, nous ne pouvons pas commencer les débats de cette manière, d'autant plus que je suis persuadé que vous ne jouez pas la comédie.

J'avais repris la parole :

— Vous avez raison, Monsieur le Président, il n'y a aucune comédie... Il n'y a que la vérité lorsque ce monsieur dit me connaître et lorsque moi, je dis ne pas le connaître.

— Mais alors...

J'avais coupé le Président :

— Si vous permettez, Monsieur le Président, soyez persuadé que personne ne comprendra rien à cette histoire tant que je ne vous en aurai pas raconté les tenants et les aboutissants.

Penché vers ses assesseurs, le Président leur avait marmonné quelques mots auxquels ils avaient unanimement répondu par un mouvement de tête d'acquiescement. Quant à l'avocat général qui paraissait somnoler, il était d'accord, pourvu qu'à son heure, on lui laisse son carré de viande fraîche à dévorer.

— Eh bien allez-y ! Nous vous écoutons, Monsieur Dartois.

— Je vous remercie, Monsieur le Président, mais avant de commencer, j'aimerais avoir la certitude, d'une part que je ne serai pas interrompu et d'autre part, que la cour ainsi que les personnes présentes auront la patience de rester jusqu'à la fin de

mon récit que j'interromprai définitivement si une seule personne de l'assemblée manifestait le désir de quitter le tribunal.

— Vous êtes bien exigeant, Monsieur, mais le tribunal accède à votre demande, dit le Président. Puis, il s'adressa au garde qui était au fond la salle :

— Veuillez verrouiller la porte, Monsieur l'Agent, et que personne n'entre, ni ne sorte.



2

Je commençai mon récit dans un silence de plomb.

Mallock était un drôle de gars. Nous nous rencontrions pour la première fois. Non seulement, il était impossible de lui donner un âge, mais le comble était que lui-même ignorait le nombre d'années qui pesaient sur ses épaules. À l'encontre, alors que nous nous trouvions en plein mois de juillet, chacun de nous avec un verre à la main, faisant acte de présence à l'inauguration d'une nouvelle lunette astronomique au Pic du Midi, il me donna vite la preuve que s'il méprisait le temps qui régissait sa vie, il n'en était pas de même pour celui qui régissait les planètes, ainsi que tout ce qui se promenait dans le noir intersidéral.

Nous étions donc en pleine conversation sur la valse des astres, sur l'origine de tout ce qui brille dans les cieux, sans oublier l'existence mystérieuse des trous noirs qui étaient à l'honneur à cette époque... Pour respecter la vérité, c'était surtout lui qui s'exprimait, car en ce qui me concernait, de savoir que le soleil générait assez de chaleur pour maintenir la vie sur notre planète, me comblait amplement.

Soudain, un personnage légèrement vacillant s'interposa entre-nous et d'une façon des plus cavalières, la voix haute, s'adressa à moi :

— Ah ! Vous connaissez Mallock. Savez-vous que ce type est capable de vous calculer l'orbite d'un satellite parti de Kourou à

10 heures le samedi 15 septembre 2029, pour être de retour trente et une années plus tard, le lundi 30 février 2060 à 17 heures tapantes.

Apparemment, le personnage ayant avalé un cocktail de trop, venait de pénétrer dans la phase gaie de sa cuite. Il tapa sur l'épaule de Mallock, faisant déborder une partie du verre de ce dernier, en lançant :

— Sacré Mallock ! Toujours dans la lune, hein !

Puis, après avoir balbutié quelques mots autant humides qu'incompréhensibles, il tourna les talons pour aller se mettre sur orbite autour d'un groupe d'hommes en pleine discussion.

— Si un trou noir pouvait l'engloutir une fois pour toutes, je crois que toute la communauté scientifique ferait une fête dont l'écho remonterait jusqu'au big-bang, dit Mallock, plus que sérieux en portant son verre à ses lèvres.

J'attendis qu'il avale une gorgée de son cocktail et je demandai :

— C'est vrai ce qu'il vient de dire ?

— Quoi donc ?

— Pour le satellite... Que vous êtes capable de...

— Ah ! Oui ! Le satellite... Oui ! C'est vrai... Mais il y longtemps.

Ce type a quelque chose de fascinant, m'étais-je dit. J'aurai bien continué la conversation sur le sujet qui restait passionnant lorsqu'il est traité par celui qui sait de quoi il parle, mais je vis à son air que ce n'était apparemment pas son intention, au moins dans l'immédiat.

Soudain, mon attention avait été détournée par un bruit de pas précipités. Je m'étais retourné pour voir l'homme qui s'était adressé à Mallock, s'engouffrer à une vitesse folle dans l'étroit escalier qui menait à la sortie. Lorsque je voulus m'étonner de cette attitude à Mallock, il avait disparu. Je l'avais cherché du

regard parmi les groupes qui papotaient, un verre à la main... En vain !

J'avais pris cet événement avec philosophie, en ignorant que ce personnage allait faire partie de ma vie d'une drôle de façon.

C'est ainsi, qu'au cours d'une rencontre ultérieure qui restait mystérieuse, comme toutes les autres, d'ailleurs, je découvris que l'ignorance de son âge, malgré ce qu'il prétendait, avait tendance à le perturber tant soit peu... Il m'expliqua que les années passant, avec l'acquisition d'une puissance de réflexion allant crescendo, il découvrit non seulement un certain plaisir, mais aussi une plaisante logique à naviguer dans l'intemporel, limitant les signes de son vieillissement à la seule confiance en son miroir qui, lorsqu'il daignait le consulter, et c'était le moins souvent possible, lui renvoyait l'image d'une petite ridicule sur le front, un petit sillon aux coins des yeux et d'autres petites transformations en totale désaccord avec le concept de jeunesse éternelle. *C'est de bonne guerre*, se disait-il alors. *Ce n'est pas parce que je n'ai pas étalonné mon temps qu'il n'existe pas. Quoiqu'en disent certains, le temps est notre plus fidèle ami... Il n'oublie personne.*

Mallock était un homme. Je le dis en me réservant le droit de revenir plus tard sur cette définition qui je le reconnais, est légèrement réductrice par rapport à la sienne, bien plus généraliste lorsqu'il précisait avec un humour que je découvrirai : *« Pour l'instant, je ne suis qu'un petit homme parmi les neuf milliards d'individus dont aucun, je dis bien aucun, n'a demandé à poser ne serait-ce qu'un seul doigt de pied sur cette terre, et qui pourtant, la peuplent pour le meilleur et pour le pire, ignorant au départ que ces deux concepts sont inexorablement et injustement répartis. L'avènement de ma première pensée,*

puisque je suis un être pensant, devrait être une indéfectible reconnaissance envers ce hasard qui m'a épargné d'arriver au sein de cette nature que certains reconnaissent comme idyllique, sous la forme d'un cafard, d'une blatte, ou d'une araignée aux multiples pattes, et de bien d'autres créatures qui grouillent dans mes nuits, et dont la seule occupation quotidienne est de se dévorer les unes les autres. Ainsi, me dis-je que le concept de « belle nature » restait à débattre, mais surtout pas avec ceux qui avancent les yeux fermés croyant ainsi s'extirper de la masse, espérant ainsi échapper à ce que moi, Mallock et la plupart des autres ne pouvons éviter : le génocide d'insectes, d'organismes microscopiques, perpétré à chaque fois que l'humanité pose un pied sur le sol. Or, cette faune certainement majoritaire qui, puisqu'elle est résidente à part entière sur cette planète, possède les mêmes droits que ceux qui s'y pavanent du haut de leur grandeur dans leurs enveloppes d'humains qu'ils sont loin, souvent hélas, d'avoir méritées.

Je pense encore que l'une des rares choses qui nous rapproche du monde animal, est cette réalité d'avoir été jetés là, tel un détritius dans une poubelle, par une main directrice, si divine soit-elle pour certains, guidée pour d'autres par une volonté pas si divine que cela, qui se résume approximativement à : « Maintenant qu'on vous a mis là, démerdez-vous ! » Et c'est à partir de cet instant que devant notre si grande misère, certains de nos lointains ancêtres ont compris que la nécessité de créer l'impalpable s'imposait... C'est ainsi que dans un monde ancestral débutant, à la suite de nombreux bruits bizarres éruptés de bouches souvent prématurément édentées, exhalant l'odeur de viandes avariées, finirent par se former des mots tels que : espoir, amour, destin, fatalité, etc. Très léger, disons-le, pour élaborer les marches de l'échelle à laquelle nous

devions grimper afin d'accéder, au nom de l'évolution, à ce concept de rassemblement ultime : l'Humanité.

Donc, tout comme vous autres, je suis le pur produit d'une série incalculable de coïts dont certains, s'ils n'avaient pas eu lieu, auraient éviter bien des déboires à ladite humanité... Mais enfin ! Ne soyons pas égoïste ! Chacun a le droit de connaître l'état gazouillant de nouveau-né, sans savoir ce qu'il adviendra plus tard de ses quatre-vingts pour-cent d'eau... Avenir dont l'unique certitude est l'ignorance de cet avenir, justement. D'autant plus que nous n'avons pas la certitude que, si la connaissance de l'avenir avait pris le pas sur l'ignorance, cet état de conscience aurait-il servi à dévier les méfaits de l'humanité alors connus du futur ? Ainsi, je suis loin d'être persuadé que si Jacques l'éventreur, durant sa période « bébéesque », avait découvert son don inné pour la pratique à capella de la césarienne en nocturne, se soit alors jeté, dans un geste suicidaire, par-dessus sa poussette, mettant ainsi fin à ses petits jours, dans le seul but louable d'éviter à l'humanité de découvrir plus tard quelques dizaines de représentantes de la gent féminine, les tripes à l'air dans les ruelles mal famées des sombres quartiers de la ville de Londres.

Il est certain que si l'usage du préservatif avait eu à l'époque l'honneur d'être considéré comme un ustensile indispensable à l'humanité, peut-être que les exploits de certains assassins célèbres, dictateurs et autres, recalés à l'examen de passage du filtre en latex, ne seraient restés qu'à l'état de projets.

En définitive, il n'est nul besoin de faire des phrases à la Teilhard de Chardin, pour exprimer des idées hautement philosophiques concernant l'état de la gent humaine et qu'après tout, les notions de morale et de respect ne tiennent peut-être plus à l'utilisation intelligente du caoutchouc qu'aux sermons résonnant dans les églises »

Je ne vous cacherais pas le plaisir que j'avais éprouvé à écouter ce discours indéfinissable accompagné de gestes à la commedia dell'arte et de mimiques à se rouler par terre.

Voilà donc la manière dont Mallock appréhendait le milieu dans lequel la nature le forçait à se débattre. Cette approche de l'existence n'était bien entendu que subjective. L'ego étant dominant, sa tirade mi-sérieuse, mi-comique, ne tenait aucun compte de la façon dont les autres le découvraient, lui Mallock.

En ce qui me concernait, j'avais rapidement pris conscience que le mystère Mallock débutait très tôt, puisque personne ne savait d'où il venait. Lui-même, le savait-il ? Était-il véritablement ignorant de ses origines ou bien entretenait-il cet état de fait dans un intérêt dont lui seul en connaissait la raison ?

Ce qui m'avait fortement frappé lors de notre première rencontre était l'inconstance de sa physionomie... J'irais presque à dire que son visage prenait l'aspect du personnage qu'il avait en face de lui. Je me posai la question de savoir si ce phénomène ne se manifestait qu'en ma présence ou bien si Mallock, au cours d'un cocktail par exemple, ou bien perdu dans une foule, changeait de physionomie devant les dizaines de personnes qu'il croisait alors. Ainsi, à chacune de nos rencontres, il me fallait un certain temps avant de me persuader que la personne qui se trouvait en face de moi et qui me racontait la dernière anecdote dont il avait été la victime, était bien Mallock.

Des amis, dont un médecin psychiatre, auprès desquels je m'inquiétais de ce phénomène, m'affirmèrent que le cas n'était pas unique, en avançant une explication dont, après mûre réflexion, il m'avait été difficile de ne pas douter, mais, une autre éventualité émanant ensuite du médecin, avait sérieusement retenu mon attention. Il expliquait ainsi cette bizarrerie :

— Les hommes ne sont pas égaux dans la manière dont ils ont été conçus et pour exemple, dans le cas qui nous intéresse, la structure musculosquelettique de chacun de nous.

Il s'arrêta brusquement et me demanda :

— Savez-vous faire bouger vos oreilles ?

Cet exercice ayant fait en vain l'objet de nombreuses tentatives dans la cour de récréation de l'école primaire, je lui répondis négativement. Comme un gamin ravi de montrer sa différence, il lança :

— Moi oui ! Regardez !

En effet, ses deux pavillons se mirent à danser la sarabande tels deux papillons désireux de quitter leur port d'attache pour aller s'égayer dans les airs en toute liberté.

— Vous voyez ! Nous sommes différents. Prenons un autre exemple... Les contorsionnistes... Ils sont effarants, n'est-ce pas ? Bien entendu, ils travaillent énormément, mais ils n'arriveraient jamais à leur fin si la nature ne leur avait pas fait don d'une véritable différence... l'hyperlaxité. En ce qui concerne le cas qui vous intéresse, il s'agit certainement d'une personne qui a le don de commander d'une manière imperceptible les muscles profonds de son visage, non seulement d'une manière volontaire, mais certainement aussi de façon inconsciente.

— Comment ça ? Demandai-je.

Le médecin hésita, cherchant un exemple, puis dit :

— Tenez ! Imaginons que vous vous trouviez dans un magasin de vêtements et que vous vous arrêtiez devant un rayon d'articles qui ne sont vraiment pas de votre goût... Eh bien, il y a quatre-vingt-dix pour-cent de chances pour que, si vous regardiez une photo de votre visage prise en cet instant, vous soyez très étonné de découvrir sur votre face, toute la déception que l'on peut y lire. Dites-vous alors que cette marque de déception est due à

une multitude de contractions imperceptibles de petits muscles faciaux. Bien entendu, cet exemple est restrictif et n'a de valeur que dans ce cas particulier, mais imaginons que chez votre personnage, ce phénomène se manifeste en permanence, c'est-à-dire à chaque fois qu'il se trouve devant quelqu'un.

— Vous voulez dire que lorsqu'il se trouve devant moi, son visage ressemble au mien.

— Non ! Pas jusque-là ! ... Il capte seulement une partie infime de votre physionomie, ce qui suffit à changer carrément la sienne.

Le médecin marqua un temps, puis reprit :

— Tenez ! C'est le principe d'une chirurgie esthétique bien faite. Disons que le chirurgien rafraîchit la physionomie du patient sans la déformer. La personne opérée s'entendra dire simplement : « *Tu as bonne mine en ce moment* ».

L'explication semblait médicalement logique... Je m'en contentai donc.

Lors de notre première rencontre, j'avais pensé que Mallock pouvait avoir entre quarante-cinq et cinquante ans. Ce n'est qu'au cours de notre deuxième contact que je me suis posé la question de savoir si j'avais déjà rencontré ce personnage... Ce visage me disait bien quelque chose... Mais ! Ce n'est que lorsqu'il me rappela son nom que, le reconnaissant, je m'écriai presque pour rattraper mon indélicatesse :

— Mallock ! ... Mais bien sûr !

Il sembla ne pas être froissé par mon attitude, comme quelqu'un qui est habitué à ce genre de méprise à son égard.

Au fil du temps, les rencontres qui furent nombreuses, passèrent toutes si bien par le même scénario que c'est lui qui avait pris l'habitude de me reconnaître :

— Tiens, Jean ! Comment allez-vous ? Me lançait-il, la main tendue en venant vers moi.

Et avant même que j'ai pu manifester le moindre signe, il était parti dans une conversation qui commençait toujours par :

— Figurez-vous que...

Le sujet, toujours de son choix, pouvait concerner n'importe quel domaine. Je dois lui reconnaître ce don qu'il avait d'aborder des thèmes parfois scabreux avec une telle aisance dans l'analyse que j'avais fini par ne plus voir le temps passer en sa compagnie. De temps en temps, il arrêta son discours pour me demander :

— Vous en pensez-quoi, vous ?

La richesse de ces rencontres instilla en moi une sorte d'addiction, à tel point que lorsque je sortais de chez moi ou de mon travail, je le cherchais sur le trottoir d'en face, derrière moi ou devant moi.

Mon attention à ses propos était d'une telle intensité que finissant par lui être totalement acquise, je mis quelques semaines à percevoir le subtil jeu auquel il se prêtait en harmonisant ses attitudes vestimentaires avec l'un ou plusieurs des caractères marquants des lieux dans lesquels nous nous trouvions.

Pour exemple : un jour que je me rendais chez une amie qui a le privilège d'habiter la Cité florale dans le 13^e arrondissement de Paris, quelle ne fut pas ma surprise, alors que j'abordai la rue des Iris dans laquelle résidait mon amie, de découvrir Mallock assis nonchalamment sur une borne, qui m'accueillit toujours de la même manière :

— Tiens ! Mais c'est Jean !

— Que faites-vous ici ? Lui demandai-je.

— Figurez-vous que j’avais une insurmontable envie de voir des fleurs, des couleurs et aussi d’en capter les subtiles senteurs... Le lumineux pastel de ces façades... Mon Dieu ! Ces façades ! ... Quelle divine beauté.

Mon étonnement, submergé par ses paroles, m’avait fait occulter l’une de ses particularités du jour : une superbe canne en ébène au pommeau d’argent avec laquelle il désignait les façades dont certaines recouvertes en partie de glycines et de vigne vierge, projetaient leur ombre colorée sur la ruelle pavée qui serpentait autour de la quinzaine de maisonnettes, heureusement rescapées de la fièvre bâtisseuse qui avait envahi Paris sous le règne du Baron Haussmann.

L’extrémité de sa canne virevoltait pour s’arrêter sur l’architecture surprenante d’une cheminée et passer à celle de plusieurs terrasses sur lesquelles quelques parasols d’ancienne facture aux couleurs passées nous rappelaient l’origine lointaine de ce mini quartier résidentiel dont quelques Parisiens seulement pouvaient se vanter d’en jouir en toute quiétude.

M’extirpant de l’attention que je portai à ses commentaires concernant l’historique du village, ce qui n’était pas facile en soit tant ils étaient judicieux et mêlés de poésie, je remarquai sur sa personne quelques détails vestimentaires qui venaient étayer, en plus de la canne, ses habitudes mimétiques des lieux dans lesquels nous nous rencontrions. Ainsi, les années trente marquaient son allure d’une casquette plate à petits carreaux, un costume trois pièces en tweed à chevrons et des chaussures anglaises marron clair. La petite touche finale d’élégance n’avait pas été oubliée... un œillet sur le revers gauche de la veste en totale harmonie de couleurs avec la pochette et la cravate. Déambulant dans les ruelles au rythme de l’érudit qui, pour son auditoire, soulevait le voile des mystères de chaque maison,

toute personne que nous croisions se sentait subitement en disharmonie avec ces lieux, tant lui, dans son costume, l'était.

Contaminé à mon tour, finissant par éprouver une sorte de gêne, j'avais trouvé l'excuse de mon amie qui devait s'impatienter, pour m'esquiver poliment :

— Je suis désolé Mallock, mais mon amie m'attend... Je n'aime pas arriver en retard, et...

— Mais je vous en prie, Jean, ne la faite surtout pas attendre... D'autant plus que je vous suis tombé dessus sans prévenir, me coupa-t-il.

En me rendant d'un pas rapide en direction de la rue des glycines, une question avait tourné en boucle dans ma tête : *comment Mallock avait-il su que je me rendrais aujourd'hui à la Cité des fleurs ?*



Si Mallock reste encore un mystère pour vous, ce ne sera pas le cas en ce qui me concerne. Je m'appelle Jean Dartois et à l'encontre de Mallock, on peut me donner l'âge que j'ai... Quarante-cinq ans à venir, finalisés par un anniversaire fêté dans quelques jours par un seul invité... Moi-même.

Divorcé sans enfants, parents décédés même jour, même heure dans un accident de voiture dont aucun expert n'avait pu en déceler la cause.

Je ferai juste un aparté sur le mot *expert* qui pour moi devrait être ajouté à la liste des gros mots à interdire aux enfants dès leur plus jeune âge, tant il est au comble de l'indécence par le niveau de compétence auquel il prétend... Tant par le côté abusif des honoraires, ainsi que par ses résultats bien souvent des plus improbables. L'une des définitions de cette profession étant : *qui connaît très bien quelque chose par la pratique*. Est-ce vraiment

une pratique, lorsque l'on arrive après l'accident ? Peut-être vais-je être de mauvaise foi en disant que la meilleure des pratiques en ce qui concernait l'accident de mes parents, aurait été de se trouver sur le siège arrière de la voiture. Bon ! J'exagère un peu, mais je suis certain qu'une kyrielle de personnes vont penser comme moi.

Ma profession ? ... Je dirais que c'est légèrement particulier. Disons qu'aujourd'hui, je suis cadre militaire avec le grade de capitaine au ministère des Affaires étrangères, mais cela n'a pas toujours été le cas. Il y a une quinzaine d'années maintenant, toujours pour le compte des Affaires étrangères et d'un service que l'on se plait à qualifier de secret, un pays du Moyen-Orient dont je tairais le nom n'a pas voulu croire à l'état de touriste dont je me revendiquais avec la plus sincère honnêteté, lorsque je fus dérangé au cours d'une séance de photographie consistant à fixer sur ma pellicule l'une de leurs magnifiques montagnes à demi-enneigée qui avait, hélas le tort de posséder sur son flanc, un complexe chimique censé étudier la manière de fabriquer une arme nucléaire. J'ai eu beau leur expliquer que seuls les reflets jaunâtres du soleil couchant sur la montagne moyen orientale m'intéressaient, il n'y avait rien eu à faire. Légèrement abîmé par les interrogatoires successifs et un séjour de plus d'une année dans l'un de leurs gîtes bizarrement absent des publicités de leur syndicat d'initiative, j'ai fini par être échangé avec un personnage que j'ose qualifier d'homonyme, tant nous avions de points communs : ainsi, tout comme moi, il adorait le tourisme et la photographie, tout comme moi, il adorait fixer sur sa pellicule des paysages gâchés en partie par la présence d'un complexe de recherches militaires ou d'une centrale nucléaire. D'ailleurs, l'ultime étape de son dernier séjour dans notre beau pays s'était terminée aux alentours du pôle de recherche nucléaire de Saclay. Tout comme moi, il eut beau expliquer à ses

hôtes que seule la beauté de la campagne et la verdure rafraîchissante des près de l'Essonne attiraient son attention... Rien à faire... Il était tombé sur une équipe de béotiens identiques à ceux qui m'avaient reçu dans son pays et qui n'ont rien voulu entendre. Bref ! Nous nous sommes croisés à l'aube d'une journée d'hiver sur une route de campagne dont je n'aurais pas été étonné qu'elle ne soit mentionnée sur aucune de nos cartes de France. En se croisant à se frôler, le brouillard était d'une telle densité que nous ne pûmes échanger, comme les convenances entre collègues l'exigeaient, un clin d'œil de connivence. J'avais simplement perçu une voix qui avec un accent moyen-oriental prononcé, avait lancé en français : *salut collègue !*

Comment en étais-je arrivé là ? Tout simplement. Après avoir terminé avec succès mes études à Sciences-Po, je dus satisfaire, comme tout bon jeune Français, à l'obligation du service militaire que j'effectuai dans les chasseurs Alpains à Barcelonnette dans les Alpes-de-Haute-Provence. Mes qualités physiques et intellectuelles n'ayant pas échappé au recruteur des services de renseignements, attaché au bataillon, j'avais succombé aux chants des sirènes de mon cher pays.

Ayant gardé des séquelles de ma dernière pérégrination à l'étranger, le ministère, compréhensif, avait cru bon de m'adjoindre un poste dans lequel mes espoirs de découvrir de nouveaux paysages se résumaient à de longs couloirs garnis d'étagères métalliques et de casiers sophistiqués dont le contenu se concentrait sur des milliers de bobines d'enregistrements... La mémoire des Affaires étrangères de la France était à ma merci.

Ainsi, depuis maintenant quinze belles années, je pataugeai dans les secrets de la politique internationale dont hélas, je ne peux vous révéler ne serait-ce qu'une minute de ce qu'elle a parfois de plus nauséabond.

En plus d'avoir l'avantage d'être en mesure, non seulement au présent, mais aussi dans un passé lointain, de connaître tout ce qui se passe et tout ce qui s'est passé dans le monde, mais aussi l'avantage de bénéficier de quelques passe-droits, tels que des places de dernières minutes à l'Opéra, des entrées dans les musées... Enfin, des accès gratuits dans tous les lieux culturels et autres de la capitale.

Que dire de mon enfance ? ... Fils unique choyé par mes parents, ils ne m'ont jamais donné l'occasion de revendiquer plus que ce qu'ils m'accordaient avec bienveillance.

Mon père était directeur du collège privé Guy Dartois, à Gap... Collège créé par mon grand-père, accueillant uniquement des cas sociaux, c'est-à-dire des enfants en grandes difficultés familiales, des pupilles de la nation, ainsi que des enfants de la DASS placés dans des familles. Bien que scolarisé dans un collège de la République, toujours à Gap, mon père ne m'appliqua ni plus ni moins que les principes en vigueur dans son propre collège qui se résumaient en trois mots : respect, discipline et justice. Profitant ainsi de mon entourage culturel, véritable tradition familiale, je n'eus aucune difficulté à réussir dans mes études supérieures, avec un regret toutefois, celui de ne pas avoir eu la possibilité de me lier avec les adolescents qui faisaient la clientèle du lycée de mon père. Notre résidence étant dans les bâtiments de l'école, le seul contact que j'avais avec ces enfants ne pouvait être que visuel par l'intermédiaire de la fenêtre de ma chambre qui donnait sur leur cour de récréation. L'un des bancs de la cour étant juste sous ma fenêtre, j'avais pris l'habitude durant la récréation, d'observer deux élèves qui,

toujours en retrait des autres, ne cessaient de palabrer. Un jour, l'un des deux, se sentant certainement observé, s'était retourné pour me découvrir, penché à la fenêtre. Les jours suivants, avant que le son de la cloche ne l'oblige à rejoindre sa classe, il avait pris l'habitude de me faire discrètement un petit signe de la main. Tout le temps où avait duré cette complicité, il avait fait en sorte, ça avait été flagrant pour moi, que son compagnon n'en sache rien... C'était un secret entre lui et moi qui avait rafraîchi mon existence d'adolescent.

Je ne dirais pas que j'étais un enfant sauvage, mais les occasions d'installer une vraie camaraderie avec d'autres adolescents étaient rares. L'un des moments exceptionnels durant lequel j'étais libre était celui où je me rendais tous les jeudis à la piscine qui se trouvait à quelques rues de chez moi. C'est dans cette piscine qu'un jour, un gamin de mon âge, absorbé par un crawl effréné, me heurta fortement. Il s'excusa et me voyant me tenir les côtes en grimaçant, il m'aida à sortir du bassin. C'est ainsi, que tous les jeudis nous nous rencontrions à la piscine. Bien entendu, nous finîmes par échanger nos noms : il s'appelait Christian Fougère et n'habitait pas très loin. Nous avions le même âge et il allait au lycée Aristide Briand.

Cette amitié, limitée géographiquement à la piscine, dura jusqu'à la classe de première. Bizarrement, il avait été plus curieux de moi que je ne l'avais été de lui. Je compris que je ne le reverrais plus au bout de son quatrième jeudi d'absence. Le peu de renseignement que j'avais sur lui ne m'avait pas incité à essayer de le retrouver. Je finis par me vouer au destin qui ferait comme il voudrait.

Le destin, faisant comme il avait voulu, s'était arrangé pour créer un manque de cette relation qui partait pourtant pour être éphémère, en tout cas en ce qui me concernait, et je m'étais

surpris à déambuler dans les rues du quartier, les yeux rivés sur les sonnettes dans l'espoir d'y découvrir une famille Fougère. Un mois s'était écoulé sans succès, lorsque toujours un jeudi, assis au bord de la piscine, les pieds battant l'eau, je le vis arriver vers moi. Il s'était assis à mes côtés et comme si le temps s'était arrêté à notre dernière rencontre, il me dit :

— Comment vas-tu ?

— Bien ! ... Et toi ?

— Ma famille a déménagé... Nous avons changé de quartier. Ça fait un peu plus loin pour venir à la piscine, mais tant pis ! ... Je peux bien marcher un peu plus pour venir voir mon ami.

.... Et il s'était tourné vers moi avec un large sourire.

J'attendais avec impatience que le jeudi arrive, non pas que nous nagions beaucoup... Non ! Mais à l'encontre, nous parlions énormément. Il n'y avait pas un sujet sur lequel il ne pouvait pas disserter avec brio... J'avais l'impression qu'on lui avait greffé deux autres cerveaux desquels ses idées fusaient à la vitesse cosmique pour rebondir mollement sur le mien. En un mois, j'en avais appris plus sur le monde et la politique qu'en un an de scolarité.

— Mais comment fais-tu pour savoir tout ça ? Lui avais-je demandé.

Il m'avait fait une réponse à la hauteur de son intellect :

— Le tout n'est pas de savoir, le tout est de savoir ce que l'on veut savoir.

Je dois dire que je n'avais pas fait véritablement la différence et, s'en apercevant, il m'avait demandé :

— Que veux-tu faire plus tard, ou plutôt comment vois-tu ton avenir ?

Me voyant hésitant, il m'avait dit avec un petit rire :

— Tu vois ! ... En fait, tu ne sais pas, mais tu es plus honnête en hésitant, que la plupart des autres qui se seraient crus obligés de citer une profession ou un métier quelconque, obscurcissant déjà ainsi leur avenir de faux projets. Si je peux me permettre un conseil, appréhende l'avenir en grand et adapte ton savoir aux dimensions que t'impose cet avenir.

Il m'avait regardé avec un léger sourire aux lèvres un tantinet surnois et m'avait dit : “ *Napoléon était déjà empereur à Brienne.* ”

Et sans être intéressé de savoir si j'avais saisi les nuances de sa phrase, il me dit :

— En ce qui me concerne, une seule chose n'a de la valeur à mes yeux.

Devant mon silence, il ajouta :

— L'équilibre des mondes.

J'avais appris plus tard qu'il avait réussi au bac avec mention très bien et que son désir était d'intégrer les grandes écoles, sans savoir laquelle. Mon père ayant pignon sur rue, je lui avais demandé de faire jouer ses relations pour avoir accès aux listes d'inscrits aux prestigieuses écoles de notre pays.

Nous passâmes les listes aux cribles, sans rien trouver. Mon père poussa la recherche jusqu'à éplucher les listes électorales de la ville... La famille Fougère n'existait pas.



Ce soir-là, ce ne fut ni plus ni moins que la Traviata de Verdi qui allait enchanter mes oreilles. Je me faufilai dans la travée pour atteindre mon fauteuil situé au milieu du quatrième rang,

entre, à ma gauche une dame d'un certain âge accompagnée de son mari, et à ma droite un homme d'âge moyen portant la barbe et les cheveux mi-longs, coiffé en arrière, légèrement en boucles.

Par politesse, je ne m'attardai pas sur son profil, et même si je l'eus voulu, je n'en aurais pas eu le temps, car le rideau s'était ouvert lentement.

Que ce soit au théâtre ou à l'opéra, le lent glissement des tentures rouges, accompagné de son presque imperceptible chuintement annonçant l'apparition magique des décors, provoquait chez moi depuis mon enfance l'expression d'un *oh !* d'éblouissement que je ne maîtrisais pas toujours, encore de nos jours. Ce fut le cas ce jour-là. Ma voisine, surprise, mais amusée, tourna la tête vers moi et avec un léger sourire compatissant, chuchota :

— Vous avez bien raison, c'est magnifique !

L'homme de droite, impassible, fixait la scène dans une attitude de détermination qui laissait sous-entendre que rien ne viendrait troubler cet instant... Surtout pas un *oh !* d'éblouissement lâché par un voisin ne sachant pas maîtriser ses pulsions infantiles.

Le rideau venait à peine de se refermer que ma voisine m'avait dit avec un vibrato dans la voix :

— C'était merveilleux, vous ne trouvez pas ?

Je lui répondis, sincère :

— Bien au-delà du merveilleux, Madame.

— Ah ! Verdi ! ... C'est quelque chose, soupira-t-elle. Puis se tournant vers son compagnon, elle ajouta :

— N'est-ce pas chéri, que c'est quelque chose ?

L'homme, apparemment éloigné des considérations de sa femme, le visage impassible, acquiesça et se leva en disant :

— Ne nous attardons pas sinon nous risquons de rater le dernier métro.

Le couple s'éloignant dans la travée, je me retournai pour constater que le siège de droite était vide... Mon voisin l'avait quitté sans que je ne m'en rendis compte.

Dans la queue de sortie qui progressait lentement, en mettant la main dans la poche de ma veste, je sentis un papier qui n'y était pas auparavant. C'était un billet sur lequel on avait gribouillé une courte phrase. J'attendis la lumière du hall de réception pour la déchiffrer. Je lus : « *Je vous attends au Royal Opéra.* »

Je m'étais dit que ce billet laconique sans signature ne pouvait avoir été glissé dans ma poche que par mon voisin de droite.

Il ne me fallut pas plus de cinq minutes pour me rendre à la brasserie qui se trouvait avenue de l'opéra. Bien que l'heure soit tardive, je pénétrai dans un lieu où un brouhaha régnait en maître, créé par les adeptes de la soupe à l'oignon, tradition parisienne habituellement perpétuée après le spectacle.

Mon regard parcourant la salle du Royal Opéra, je finis par apercevoir un personnage qui me faisait des grands signes de la main. Je me faufilai entre les tables et m'approchant prudemment, je finis par distinguer son visage avec plus de netteté et chose bizarre, plus je progressai plus j'avais l'impression de rejoindre Verdi lui-même... Pourtant, c'était bien mon voisin de droite que je n'avais vu que de profil, il était vrai.

Lorsque j'arrivai au niveau de la table, hésitant, de peur de me trouver dans une situation gênante, le personnage lança d'une voix joyeuse :

— Alors Jean ! Comme d'habitude, on ne reconnaît plus son ami ?

Bien sûr ! La voix... la voix ça trompe rarement... Et puis maintenant que j'étais bien en face de lui il n'y avait plus de doute... c'est bien toi, Mallock ! M'étais-je dit.

Je trichai un peu en répondant :

— Excusez-moi ! Dans la pénombre, je ne vous avais pas reconnu.

Loin d'être dupe, un petit sourire en coin sur son visage bien éclairé par une applique fichée dans le mur à proximité, il m'avait dit :

— Je vous excuse bien volontiers, d'autant plus que votre présence me procure à chacune de nos rencontres un tel plaisir que vous serez toujours excusé quoi que vous puissiez faire à mon encontre.

— J'apprécie ! Lui dis-je en balbutiant légèrement, découvrant soudain la manière dont il était vêtu. Enveloppé dans une redingote fermée gris foncé, le cou pris dans un col droit entouré d'une lavallière, c'était le souvenir exact que j'avais gardé d'une photo de Verdi prise par Nadar, alors qu'il avait une cinquantaine d'années,

— Magnifique ce Verdi ! N'est-ce pas ? Me lança-t-il.

— Duquel parlez-vous ? De celui qui est dans la tombe depuis 1901 ou de celui que j'ai en face de moi ?

— Ah ! Vous avez remarqué ! ... Avouez que ce n'est pas mal imité ! Répondit-il en riant. Puis se reprenant, il continua :

— Non ! Je voulais parler de celui qui vient de ravir nos oreilles, voyons !

Un sourire aux lèvres, il me regarda intensément, attendant que je prenne le relai de la conversation sur Verdi à laquelle il semblait tenir. Mais mes pensées sur le compositeur s'éloignèrent pour se rapprocher et se coller à lui, Mallock !

Je lui dis sur un ton des plus neutres, en le fixant à mon tour :

— Qui êtes-vous Mallock ?

— Mais votre ami ! Répondit-il sans hésiter.

— Oui ! Je veux bien le croire, mais avouez tout de même que notre amitié est... Disons... Plutôt bizarre.

Mallock marqua un temps qu'il prolongea à son aise, les yeux fixés sur son verre de Martini, dont il tripotait le pied de sa main droite, comme s'il allait chercher la réponse à ma question au plus profond du verre. Puis, il me regarda et dit d'un air gêné :

— Écoutez Jean ! Je vous comprends ! Je reconnais que l'on puisse me trouver un tantinet particulier et il est vrai que je fonctionne sur des registres hors du commun. Ma manière d'appréhender les choses de la vie m'est propre et à quoi bon avoir des idées philosophiques ou bien même pragmatiques si ce n'est pas pour les appliquer dans notre quotidien.

Voyez-vous, le présent déforme le passé. Soit en l'enjolivant, soit en le défigurant pour arriver parfois à l'ultime laideur. Pour éviter cela, l'unique solution est de tenter de ramener ce présent dans le passé. Oh ! Rassurez-vous ! Hélas, je n'ai pas inventé la machine à remonter le temps. Mais même sans machine, nous pouvons par nous-mêmes en remonter quelques bribes qui nous permettent durant de courts instants de capter les odeurs de l'antan, d'autant mieux que si l'on peut établir un contact intime avec des objets lui ayant appartenu.

— Tels que des vêtements, par exemple ? Dis-je.

— Oui ! Des vêtements ! ... Pourquoi pas !

Je réfléchis un instant et lui dis :

— Donc, les vêtements que vous portez en ce moment viennent de l'époque durant laquelle a vécu notre compositeur.

— Oui ! ... Et même mieux que cela, me répond-il avec un léger sourire malin.

Curieux et à la fois dépité, je demandai :

— Que voulez-vous dire ?

— Que ce sont les propres vêtements de Verdi.

Mallock ayant réponse à tout, et jugeant inutile de lui demander la manière dont il se les était procurés, je passai à la question qui me taraudait :

— Comment avez-vous fait pour vous retrouver assis à ma droite à l'opéra ?

— Parce qu'il n'y avait plus de place à votre gauche, tout simplement.

— Ma question est des plus sérieuses, Mallock.

— Ma réponse l'est aussi. Le hasard, Jean ! Rien que le hasard ! ... Le hasard n'a pas trouvé de place à gauche, donc il m'a installé à droite... Logique, non ?

— L'idée du hasard faisant office de placeuse à l'Opéra est originale, mais vous ne répondez pas à ma question, lui dis-je.

— Vous ne croyez pas au hasard, je vois, me répondit-il d'un air déçu.

Je lui avais répondu avec conviction :

— Pour moi le hasard est un concept qui ne repose sur rien. Il a été conçu par l'homme pour se rassurer... J'ai autant de raison de dire qu'il n'existe pas, que vous de dire qu'il existe. L'être humain, lorsqu'il se trouve devant des événements qu'il ne maîtrise pas, s'empresse de projeter un écran de fumée derrière lequel il masque son ignorance et sa peur... Écran auquel il attribue des noms tels que : *hasard*, *fatalité*, *destin*, ce qui en plus est une manière consciente et inconsciente de dégager sa responsabilité. Attitude qui n'est pas sans un certain danger si pour l'analyser, nous la poussons jusqu'à l'absurde. C'est ainsi pour le mot destin, par exemple.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Et bien imaginons que je fasse un croche-pied à une personne au sein d'une foule. Pourquoi cette personne et pas une autre, allez-vous me dire ? ... Je vous répondrais que je *l'ai prise au hasard, tout simplement. Maintenant imaginons encore que cette*

personne en tombant se casse un bras. C'est là où nous allons dire : c'est son destin.

Mallock avait réfléchi un instant et avait fini par dire :

— Alors, si ce n'est pas le hasard qui nous fait nous rencontrer tous les deux, il faut envisager l'hypothèse que nos rencontres sont... Disons... Organisées, et que bien entendu, elles ne pourraient l'être que par moi ?

— Bien entendu ! Par qui d'autres pourraient-elles l'être ?

— Par vous.

Devant mon air surpris, il ajouta :

— Eh bien Jean ! Comment pouvez-vous ne pas imaginer que je puisse exprimer la même explication que celle que vous avancez concernant la fréquence de nos rencontres ? Comment ne pouvez-vous pas imaginer que ma surprise est toute aussi grande que la vôtre lorsque je tombe sur vous à la cité des fleurs, à l'Opéra ou ailleurs ?

Je mis un moment à rassembler les mots de ma réplique. Mallock, l'air boudeur, attendait. Puis, je me décidai en lui disant sans ménagement :

— Bien que j'y discerne une forte tendance fallacieuse, votre raisonnement, tel que vous me le présentez, est imparable. Il rejoint les éternelles argumentations sur le bien-fondé de l'existence ou non d'un dieu, des extraterrestres, des vampires, et bien d'autres choses encore, dans lesquelles les deux partis, incapables de présenter des preuves tangibles de ce qu'ils avancent, tombent dans la mauvaise foi, la pensée unique.

Mallock quitta son air boudeur pour me dire :

— Après tout, Jean, l'important n'est-il pas que nous nous rencontrions... La manière importe peu, vous ne croyez pas ?

Il me noie le poisson, me dis-je tout en reconnaissant qu'il n'avait pas tort. Au moment où j'allais abonder dans son sens, il lança :

— Vous savez ce que l'on va faire ?

— Euh... Non !

— Nous avons là l'occasion unique de savoir si le hasard joue le premier rôle dans nos rencontres et pour cela nous allons continuer à procéder comme nous l'avons fait jusqu'à maintenant... Attendre que le hasard nous réunisse. Si le hasard, comme je le pense, n'est pas déterminé en n'obéissant pas aux lois statistiques, il y a bien un moment où il va fauter...

— Ce qui aurait alors pour effet l'espacement et peut-être même la disparition totale de nos rencontres, le coupai je.

— C'est ça ! Vous avez compris. C'est un risque à courir.

Tout bien réfléchi, me proposer cette éventualité était reconnaître qu'il n'était pas neutre dans l'organisation des rencontres... Mais même si c'était le cas, la question restait entière... Comment s'y prenait-il pour connaître le jour, l'heure et l'endroit où j'allais me trouver ?

Souvent, je me repassais le film à l'envers en le mettant sur pause au moment du cocktail du Pic du midi. Je faisais des arrêts sur images en espérant déceler un détail, une attitude ou un geste, qui me ferait un tant soit peu avancer dans la compréhension du mystère Mallock. Nous étions restés ensemble durant toute la durée de la réception. Immédiatement, ses propos, tant par leur originalité que par leur intelligence, avaient annihilé toute envie, au risque d'être impoli, d'entamer une conversation avec un tiers.

De par ma fonction au ministère, j'étais saturé de ces réceptions à répétition à n'en plus finir, ne renvoyant l'écho que de conversations inutiles, excepté pour ceux qui, la bouche en cul de poule, étaient devenus experts dans l'art du passage de la main dans le dos de leurs supérieurs et du maniement, non sans une certaine dextérité, de la brosse à reluire, à tel point qu'au

cours de ces réunions, j'avais pris l'habitude de rester collé le dos à mon pilier de prédilection afin d'éviter l'usure prématurée du dos de mon unique costume.

Tiens ! C'est même comme cela que je fis la connaissance de Mallock. J'avais remarqué ce personnage, une coupe de champagne à la main, errant entre les groupes de discussion sans avoir l'intention de s'intégrer à l'un d'eux. Alors que j'étais appuyé à mon pilier, il se dirigea nonchalamment vers moi et s'arrêtant à mon niveau, me dit avec un sourire en coin :

— Vous avez peur qu'il tombe ?

Surpris, je lui demandai :

— De quoi voulez-vous parler ?

— Comme je vous vois depuis un certain temps appuyé ostensiblement à ce pilier, j'ai pensé que vous étiez une sorte d'Atlas de corvée pour empêcher que le ministère ne s'écroule.

Je dois dire qu'à cet instant, je restai bouche bée. *Ce n'est pas possible, ce type ne fait pas partie du ministère pour avoir un tel humour*, m'étais-je dit. Je tentais de lui répondre avec autant d'humour qu'il venait de le faire.

— Nous aurons les pieds sous terre bien avant que ce temple de la mémoire ne s'écroule, croyez-moi ! Lui avais-je répondu.

Il me fixa, toujours avec son sourire en coin... Hésitant, comme s'il se demandait si je valais vraiment la peine d'être connu. Puis, brusquement, il tendit sa main vers moi et sans attendre que je la saisisse, il lança :

— Mallock !

J'empoignai cette main sans savoir qu'à partir de ce contact, ma vie n'allait plus être la même. À mon tour, je lui lançai :

— Jean ! Sur le même ton que le sien pour lui faire comprendre que nous étions sur la même longueur d'onde. Je ne lui divulguai que mon prénom de la manière dont il venait de le faire pour lui-même. J'appris plus tard qu'il n'avait en quelque sorte, ni nom,

ni prénom, Mallock faisant office des deux. Respectant mon choix de la manière dont j'avais respecté le sien, il ne me demandera jamais mon nom de famille.

Comme il aura l'habitude de le faire à chacune de nos rencontres, c'est lui qui choisira le thème de nos conversations, me laissant la possibilité de dévier sur un sujet qui me tenait éventuellement à cœur, à la seule condition qu'il ait un rapport avec le thème de départ. Je compris cette manière de faire lorsqu'un jour, au cours de l'un de nos échanges, il m'arrêta net pour me dire :

— Vous n'êtes plus dans la conversation, Jean ! Si j'étais votre professeur, je mettrais en rouge dans la marge de votre copie : *hors sujet*.

Il avait raison et je m'en étais voulu d'avoir fait l'erreur que j'exècre lorsque les autres la font. Ainsi, lorsqu'il était en train de discourir sur la seule maison jaune de la Cité des fleurs et de m'en expliquer savamment les raisons du choix de cette couleur, je l'avais coupé en disant :

— C'est exactement comme dans mon village d'origine où une palette de couleurs est imposée pour les façades d'où le rouge vif est exclu... Eh bien, figurez-vous qu'il y en a un, se croyant au-dessus des autres n'a pas hésité à...

Je m'étais arrêté net. Mallock, muet, me fixait d'un air contrarié. Puis, il me dit :

— Continuez donc votre histoire puisque vous l'avez commencée... Je vous terminerai la mienne plus tard... Un de ces jours, peut-être.

Sans un mot de plus, il m'avait alors tourné le dos.

Étonnamment, cette façon de prendre sur moi un tel ascendant ne m'avait nullement dérangé. Ce n'était pas la première fois que j'acceptai de sa part des attitudes que l'on pouvait juger

dictatoriales et qui pour moi n'étaient que le complément d'une sorte d'enseignement suppléant des manques dans ma culture dont j'ignorais les lacunes. À la suite de cette remarque, il me tint un discours sur l'art de converser :

— Voyez-vous, Jean, le drame dans les conversations vient le plus souvent du fait que le ou les participants ne peuvent se retenir de revenir sans cesse à eux-mêmes, incapables de maîtriser leur ego, ne serait que de laisser le temps à celui qui sait de quoi il parle de s'exprimer. Un proverbe chinois dit : *« Connaître son ignorance est la meilleure part de la connaissance »*. Il faudrait ajouter à cela qu'il y a différentes façons d'appréhender sa propre ignorance... Celle dont on a conscience et qui engendre une soif de savoir et celle qui entretient un sentiment d'infériorité. La première habitera celui qui a compris que *« savoir se taire augmente son savoir »*, la seconde submergera l'ego par un sentiment de frustration rejoignant la jalousie. Bouddha disait : *« Deux choses participent de la connaissance : le silence tranquille et l'intériorité »*.

J'écoutai Mallock en me posant la question : et lui de quelle catégorie fait-il partie ? Lui qui, dans les conversations ne laissait que peu de temps à la réplique, tant il avait de choses à dire. En me posant cette question, une petite voix résonnait dans ma tête : *« Attention Jean ! Ta propre ignorance, de quelle catégorie fait-elle partie ? Quels sentiments éprouve-tu lorsque en quelques minutes d'attention cet homme t'a fait découvrir les merveilles du cosmos dont tu serais resté ignorant peut-être jusqu'à la fin de tes jours, et lorsqu'il t'a obligé à intégrer les lumineuses images de la Cité des fleurs dans une historique qui t'a fait comprendre que les maisons ne sont pas que des pierres que l'on empile les unes sur les autres et que les couleurs dont on les recouvre sont des messages pour le futur, une harmonie*

de vibrations en phase avec la connaissance ? Pose-toi donc la question : si la connaissance pouvait se peser, de combien de tonnes la tienne aurait-elle augmenté depuis que tu connais Mallock ? Tu as raison, avais-je répondu à ma petite voix... Mallock est un homme que l'on écoute et jamais au grand jamais l'idée que cet homme puisse pérorer ou bien même affabuler, ne m'avait effleuré. »



Nous avons appliqué le protocole, c'est-à-dire attendre que le hasard veuille bien nous réunir. Bien qu'en vérité, cette position n'avait changé en rien notre manière de procéder, bizarrement nos rencontres s'espacèrent. Si j'avais été enclin à l'ésotérisme, la coïncidence aurait pu me faire croire que le hasard ayant eu vent de notre décision, s'y serait adapté pour nous dire : « Vous voyez bien que je suis un concept déterminé ».

Étant donné ma nature, je refusai cette approche éthérée du problème, espérant simplement que le manque de Mallock ne se fasse pas trop sentir.



3

Le ministère était en effervescence. Il y a des périodes comme cela, où notre monde ne cesse de se gratter là où ça le démange, parfois même jusqu'au sang, victime de l'apparition subite de plaques d'urticaire sur lesquelles les *pays thérapeutes*, non seulement, n'appliquent pas la pommade adéquate, mais bien au contraire, proposent des ongles supplémentaires pour mieux écorcher en profondeur... Il faut que ça saigne !

La France battait de l'aile. Comme toujours, héritière éternelle de la révolution française, inondant le monde de ses lumières, elle ne conçoit pas d'entretenir de mauvaises relations avec les pays du Moyen-Orient, ce qui depuis la création d'Israël en 1948, n'est ni plus ni moins, qu'un jeu d'équilibriste du plus haut niveau, d'autant plus qu'au sein même du ministère les pro-palestiniens et les pro-israéliens n'ont cessé de s'opposer... d'une manière toute diplomatique, il va de soi.

À quelques dix mètres sous terre, dans l'abri creusé sous le ministère, je recevais en léger *décalé*, les documents manuscrits ainsi que des kilomètres de films de tous les événements mondiaux... ceux dans lesquels la France intervenait... En bien ou en mal.

Depuis quelques jours, à la suite d'une note classée top-secret émanant du Président de la République, et n'ayant transitée que par deux personnages : le Ministre des Affaires étrangères suivi

du secrétaire général de la maison, avant d'atterrir entre mes mains dans la plus grande des discrétions, avait fait de mes jours un véritable enfer. L'insomnie nocturne et l'angoisse diurne, étaient d'autant plus constantes qu'il n'y avait pas plus laconique que cette note ainsi rédigée : *« Depuis plusieurs mois, une suite de phénomènes étranges ne cesse de se manifester dans les pays du Moyen-Orient dont la France est partie prenante sous forme de traités d'assistance militaire, économique et culturelle. Ces phénomènes ne sont ni plus ni moins que des tentatives de déstabilisation sous la forme de rumeurs dont la teneur n'a pas de caractéristiques particulières. Qu'elles soient d'ordre politiques, économiques, privées, etc, leur effet machiavélique convergeant systématiquement vers l'un ou plusieurs des personnages haut placés de chaque pays visé... Pouvant parfois n'atteindre que la femme ou l'enfant d'un ministre, d'un haut fonctionnaire, etc.*

Le résultat de ces manœuvres est catastrophique. Certains de ces pays commencent à douter de notre honnêteté, tandis que d'autres commencent à envisager de remettre en question nos accords économiques ».

La note continuait dans une description apocalyptique de la situation à venir.

Je l'avais glissée dans ma poche et j'avais demandé une entrevue d'urgence avec le Secrétaire Général de la maison qui m'avait reçu immédiatement, impressionné par la manière dont son proche conseiller lui avait décrit mon état d'impatience. Je ne connaissais pas Robert Lasacière. C'était un petit nouveau dans la maison. Jusqu'à cet instant, enfoui dans les sous-sols du service, je savais simplement que le patron avait été récemment remplacé. D'après les *on-dit*, il ne serait pas issu du sérail, et n'aurait qu'une formation toute intellectuelle de la profession.

De taille moyenne, vêtu à l'Anglo-saxonne, une épaisse barbe lui mangeant le bas du visage sous des lunettes à monture d'écaille aux verres légèrement teintés, comme la plupart de ses coreligionnaires, il passerait tout à fait inaperçu au milieu d'un cocktail d'une ambassade quelconque. Lasacière m'avait accueilli avec une fébrilité à laquelle je ne m'attendais pas de la part d'un haut diplomate qui avait pour habitude d'aborder les problèmes les plus graves avec le flegme que l'on est en droit d'attendre d'un homme investi d'une haute responsabilité.

Après m'avoir installé en face de lui dans un large fauteuil et mis d'office dans ma main droite un verre de Cognac, il me dit : — Vous avez bien fait de venir, Dartois. De toute façon, j'allais vous faire appeler dans la journée. L'affaire est assez grave pour que nous lui apportions une attention des plus rapides. Voilà ! Je vous explique : le message que je vous ai fait passer résume globalement la situation. En vérité, l'affaire a commencé il y a un peu plus d'une année, d'une manière des plus anodines. L'un des pays du Moyen orient, ne vous vexez pas si je ne vous le nomme pas pour l'instant, avec lequel nos relations ont toujours été les meilleures, a commencé à émettre des doutes, des hésitations sur des accords à venir, à discuter sur ceux déjà établis... Enfin, excusez le terme, mais à pinailler sur tout. Oh, rassurez-vous ! Ça ne vient pas à chaque fois des hautes sphères... Non ! Pas pour l'instant... C'est un petit secrétaire d'état qui bougonne dans son coin, ou l'un des conseillers du Président qui l'autre jour, au cours d'une réception organisée par l'Institut Français de Damas, entre deux verres de champagne, laissait s'échapper des petites phrases telles que : *J'ai été assez déçu par mon dernier voyage à Paris. J'ai trouvé les Français... Disons... Moins accueillants... Oui, disons-le ! ... Moins accueillants. Ce n'est pourtant pas leur habitude... Enfin, jusqu'à maintenant, je veux dire.*

Ainsi, durant toute la soirée, cet homme, butinant de groupe en groupe, s'est appliqué à instiller son venin par dose homéopathique... Encore pour exemple : *j'ai trouvé Paris très sale... Ce n'est pourtant pas la main d'œuvre étrangère qui leur manque... D'autant qu'avec le prix qu'elle leur coûte, pourquoi s'en privent-ils ?*

Lasacière ingurgita une bonne dose de Cognac, puis reprit :

— Vous pensez bien que nos agents ont pris l'affaire en main et à chaque fois ils se sont heurtés au même scénario.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, nous n'avons aucun problème pour identifier le gars, bien entendu, mais dès que l'on essaye de creuser, le gars en question disparaît... Il disparaît vraiment et lorsque l'on se renseigne auprès de l'administration, on nous répond que le gars a été muté dans une autre province, ou bien qu'il a démissionné... Enfin, ils racontent ce qu'ils veulent.

Lasacière marqua une pause. J'en profitai pour lui faire part de mon étonnement :

— Mais pourquoi s'adresser à moi ? C'est l'affaire de nos gars sur place et...

Lasacière me coupa :

— D'habitude oui ! ... Mais là, ce n'est pas comme d'habitude. C'est ce que j'essaie de vous faire comprendre.

Je réfléchis un instant, puis je demandai :

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Lasacière se tordit les doigts, hésitant sur la manière de me faire passer la pilule, puis il se lâcha :

— Ce que je vous demande pour l'instant doit rester entre-nous. C'est purement officieux.

Il prit mon silence pour une approbation. Il continua :

— Ici, au ministère, vous êtes le seul agent à être... Disons... Complet.